

NOS EMPRUNTS ET NOS DETTES.

par Daniel DUROSAY

Fruit d'un concours heureux, ce numéro consacré aux Bussy fut imaginé d'abord autour d'un témoignage sur Dorothy Bussy — celui de Jean Pierre Vanden Eeckhoudt, qui se peut dire son élève. Il a croisé presque aussitôt les recherches de Philippe Loisel sur Simon Bussy, grâce auquel s'élabore un nouveau chapitre du musée imaginaire, à l'enseigne de "*Gide et ses peintres*", que Michael Tilby dans sa chronique, appelle de ses vœux, — et dont le *BAAG* d'avril 1980 avait déjà donné l'ébauche. Il importait, pour donner consistance à ces amorces, de faire entrer dans le projet nos amis anglais. David Steel, et l'équipe qui l'entoure, voulut bien être notre médiateur. Ses propositions, ses travaux de traduction, de présentation, de synthèse, relayant, enrichissant l'introduction de Jean Lambert à la *Correspondance Gide-D.Bussy*, longtemps la référence en français sur ces questions, ont élargi notablement notre sujet. A côté des témoins vivants, ceux d'autrefois — Lytton Strachey, Janie Bussy — inédits jusqu'ici en français, étoffaient nos sources. Des rapports d'amitié avec la revue *Adam*, de Londres, nous valurent l'autorisation de traduire en français un texte de G. Painter, publié il y a peu dans un numéro remarqué de cette revue, tandis que son directeur, Miron Grindea, voulait bien nous offrir quelques pages de souvenir rédigées pour l'occasion. De ce côté-ci de la Manche, François Walter nous permettait d'extraire quelques pages du *Pour Sylvie* de Zoum Walter, et sollicitait la mémoire de Quentin Bell, à propos de Janie Bussy — puis traduisait le texte issu de cette consultation. Chemin faisant, s'ajoutait donc au tableau initial des époux Bussy une troisième figure, dont nous découvrons *in extremis* un mémoire malicieux — une spécialité, précisément, de l'esprit Bloomsbury, et nous en publions deux — évoquant Matisse et le séjour, ou plutôt les tracasseries de la famille Bussy aux prises avec Matisse. Peu à peu, le volume s'orchestre et grossit, peut-être au-delà du raisonnable, mais l'aventure était lancée, et comment l'eussions-nous restreinte ? Ainsi se constituait un ensemble de témoignages, de documents, d'études, à la fois sérieux et souriant, d'un ton parfois pointu

— tryptique familial, dont la dernière pièce, celle-là même consacrée à Janie, synthétisait assez justement le titre-programme initialement retenu : “*le pinceau et la plume*”. Ce que l’on peut dire de plus engageant sur l’ensemble de ces textes, c’est qu’après les avoir lus, le public francophone aura trouvé à s’instruire, ce qui, avouons-le, est assez ordinaire pour le *BAAG*, mais qui plus est à s’amuser, sur un cercle artistique dont D. Steel montre ici même les affinités et les différences — ou les réticences — par rapport à celui de *La NRF*. Ces milieux, douillets et piquants, ne se recouvrent pas; ils ne sont pas toujours faits pour s’entendre; mais pour se parler, certainement.

A tous les noms évoqués, aux vivants et aux morts, à ceux par qui les morts sont autorisés à revivre, vont nos remerciements. Quand nous parlons de nos dettes, ce sont d’abord ces emprunts-là, d’ordre moral, à tout le moins intellectuel, que nous désignons : ces textes parus en langue étrangère, de diffusion parfois restreinte, dont la qualité mérite qu’ils soient connus d’un autre public. La démarche, inaugurée dans cette livraison, sera poursuivie dans les mois à venir. A côté d’études originales et inédites, le *BAAG* espère ainsi offrir un second tremplin à des travaux parfois trop confidentiels. Si le “*Centenaire du Journal*” pouvait passer pour un numéro franco-américain, le “*Bussy*” restera dans nos annales, assurément, comme un franco-anglais. Par son sujet, il devait l’être; dans son principe, il l’est aussi. Notre Association a vocation pour essaimer et rassembler où qu’ils soient tous ceux dont l’oeuvre de Gide, et de son cercle, retient l’attention. Suggérons que ce voyage commencé devra bien un jour s’arrêter en Belgique...

Quand nous parlons de nos dettes et de notre déraison, nous voulons dire également — on ne le comprend que trop — nos finances. La souscription, lancée dans le précédent numéro, pour le renouvellement de notre matériel, va se clore d’ici peu. Nous sommes à mi-parcours — à mi-hauteur de nos espérances ! Un dernier élan peut-être nous fera toucher au but. Que les premiers donateurs trouvent ici l’expression de notre gratitude. Et que les hésitants se décident ! Tous ont sous les yeux le fruit de nos tâtonnements en micro-édition, puisque voici le premier numéro confectionné selon les techniques informatiques. Il est trop tôt pour conclure si nous irons plus loin dans cette voie. Que les lecteurs du *BAAG* nous fassent connaître quelle formule ils préfèrent : l’ancienne ou la nouvelle — s’ils voient une différence, et même un avantage.